

G. Romeyer Dherbey, *La Pensée de Marcel Proust*
Paris, Classiques Garnier, coll. « Bibliothèque proustienne »,
2015, 174 p.

Thomas Carrier-Lafleur
Université de Montréal

La Vérité arrive toujours la dernière, et fort
tard, parce qu'elle a pour guide un boiteux,
qui est le Temps.

— Baltasar Gracián, « Regarder au-
dedans » (*L'homme de cour*)

On pourrait presque dire qu'en ce qu'elle a
de plus intime, toute l'histoire du roman
n'est qu'un combat contre les puissances
du temps.

— Georg Lukács, *Théorie du roman*

« Marcel devient écrivain », « Marcel finit par devenir écrivain », « Marcel devient un grand écrivain », « Marcel finit quand même, malgré tout, par devenir écrivain », écrivent respectivement Gérard Genette (*Discours du récit et Palimpsestes*), Vincent Descombes (*Proust : philosophie du roman*) et Pierre Macherey (*Proust : entre littérature et philosophie*), phrases toutes bien connues des proustiens en ce qu'elles abritent une logique des plus sûres, offerte dès le titre même de l'ouvrage : *À la recherche du temps perdu*¹ est un roman sur le devenir, sur ses chemins, parfois sinueux, sur ses renversements, souvent violents, ses rétroactions, continuellement inquiétantes, ses errances, toujours fascinantes, mais essentielles. Cette histoire est celle d'une vérité trouvée au dernier moment, alors que l'on s'y attendait le moins, mais qui en même temps n'avait d'autre choix que d'arriver à ce moment-là. À moins que l'intérêt paradoxal de cette entreprise soit plutôt que la vérité cherchée conjointement par le héros et le lecteur – le narrateur, lui, la connaît, c'est pour cette raison qu'il a beau jeu de tirer les ficelles et de les donner à voir – leur est précisément offerte d'emblée, presque sur un plateau d'argent. Un passage comme celui de la madeleine où a bel et bien lieu une révélation, certes pénible, mais néanmoins quasi instantanée et sans équivoque par rapport à son résultat, ne saurait en effet être plus clair sur l'objet de cette « recherche », dont le roman sera la somme et la chronique. Or, étant essentiellement une vérité d'ordre temporel – *ce n'est qu'en perdant le temps qu'il nous sera rendu au décuple*, « retour » qui est le propre de l'art –, il est normal

¹ Les renvois se feront à partir de la seconde édition du roman dans la Bibliothèque de la Pléiade, entre parenthèses, avec le numéro de tome suivi de la page.

que celle-ci prenne un certain temps avant de se réaliser, c'est-à-dire avant que nous soyons prêts à la recevoir. Mais, comme la vérité elle-même, sa réception n'est jamais unique. La révélation de la madeleine ne sera pas suffisante pour que le héros – d'ailleurs, ce personnage qui trempe un biscuit dans une infusion de tilleul est-il réellement celui dont nous lisons l'histoire ? – trouve d'emblée la vérité. Ce qu'il voit, c'est un astre scintillant dans la nuit, pas un chemin. Il faudra bien d'autres moments de ce genre, certains plus fugaces et entremêlés dans le tissage des intrigues amoureuses, sociales et psychologiques, d'autres plus explicatifs et ouvertement théoriques, pour que, à coup de juxtapositions et d'insistances, se dévoile comme en surimpression le chemin parcouru. Le roman proustien est celui de *la recherche de la coïncidence temporelle entre une vérité et le chemin qui permet de l'atteindre*, chemin qui, pour une bonne part, a lieu en nous. Heureusement, il existe un mot clair pour désigner ce processus : la correspondance d'une vérité et de son chemin se nomme *la pensée*. La pensée n'est pas elle-même la vérité, pas plus qu'elle n'en incarne le guide. Elle n'est que montage. La pensée est ce lieu – idéal sans être abstrait, comme le dirait Proust lui-même – où les vérités se transforment et où les chemins se croisent, où se conjuguent expérience intérieure et expérience des sens, jusqu'à ce que l'harmonie désirée soit atteinte. En cela, le roman est à son image. Il en permet la réflexion.

« Pensée » est d'ailleurs le mot significatif qui revient le plus souvent dans les premières pages du roman : « La pensée qu'il était temps de chercher le sommeil m'éveillait » (I, 3) ; « [cette croyance] commençait à me devenir inintelligible, comme après la métempsychose les pensées d'une existence antérieure » (*ibid.*) ; « Peut-être l'immobilité des choses autour de nous leur est-elle

imposée par notre certitude que ce sont elles et non pas d'autres, par l'immobilité de notre pensée en face d'elle » ; « ma pensée, qui hésitait au seuil des temps et des formes » (I, 6) ; « la pensée que j'avais en m'y endormant et que je retrouvais au réveil » (*ibid.*) ; « ma pensée, s'efforçant pendant des heures de se disloquer, de s'étirer en hauteur pour prendre exactement la forme de la chambre et arriver à remplir jusqu'en haut son gigantesque entonnoir, avait souffert bien de dures nuits, tandis que j'étais étendu dans mon lit, les yeux levés, l'oreille anxieuse, la narine rétive, le cœur battant » (I, 10). L'ouverture de la *Recherche* est celle d'une pensée qui s'éveille, se perd, se disloque, s'allonge, se retrouve et se dédouble. Dans la nuit, elle ne trouve pas le sommeil, toute tendue qu'elle est vers la lumière du matin, qui s'avérera finalement être celle d'un domestique allant se coucher (Proust désamorce souvent de cette manière les symboles trop évidents). Ce sont là les efforts que doit effectuer la pensée pour figurer la coïncidence de la vérité et du chemin, se révélant ainsi à elle-même. Aussi le roman de Proust nous apprend-il que la pensée est mouvement. N'étant pas en mesure de comprendre la vérité pour elle-même et dans l'instant, la pensée a donc pour tâche de lui donner un élan, de lui faire emprunter des voies qui lui sont étrangères, mais qui sont les seules à mener à bon port. Et comment prend-on conscience du chemin parcouru ? Sous quelle forme se livrent aux sens les nouvelles coïncidences entre la vérité de l'instant et le chemin de la vérité ? À ces questions, Proust apporte la réponse la plus romanesque possible : c'est par l'apparition d'une *transformation* que l'on constate le mouvement de la vérité sur le chemin. Cet édifice d'analyses qu'est la *Recherche* est construit sur l'étude de ces transformations.

« Les pensées du *Temps retrouvé* n'ont jamais été de véritables conclusions », écrit avec raison Vincent Descombes

au tout début de son *Proust*. Et si elles ne le sont pas, ce n'est pas seulement en raison de la nature posthume de la publication de l'ouvrage, dont l'essentiel de la rédaction, comme on le sait, est contemporain de l'écriture de *Du côté de chez Swann*, ce qui laisse entendre les nombreuses modifications que Proust y aurait apportées (ce qu'il faisait d'ailleurs, la veille de sa mort, pour le manuscrit de *La Prisonnière*). Non, si les conclusions du *Temps retrouvé* ne sauraient être finales, c'est plutôt en vertu du principe de transformation qui soutient tout le projet romanesque. Les vérités que l'on découvre dans l'œuvre de Proust ont toutes pour fonction d'être modulables, soit d'être agencées à d'autres, d'emprunter de nouveaux chemins. « Je prenais conscience de mes propres transformations en les confrontant à l'identité des choses » (III, 510), se dit le narrateur, mais qui n'est pas dupe pour autant : au fond, l'identité des choses n'est pas plus immuable que celle des êtres. Dans le moindre objet se cache une Gilberte. Dans tout lieu, une Albertine. À la recherche de la vérité d'Albertine, le narrateur pensera plus tard que

comme la constitution de l'imagination, restée rudimentaire, simpliste (n'ayant pas passé par les innombrables transformations qui remédient aux modèles primitifs des inventions humaines, à peine reconnaissables, qu'il s'agisse de baromètre, de ballon, de téléphone, etc., dans leurs perfectionnements ultérieurs), ne nous permet de voir que fort peu de choses à la fois, le souvenir de l'établissement de douches occupait tout le champ de ma vision intérieure. (IV, 73)

Roman des transformations qu'effectue la pensée sur elle-même pour identifier l'emplacement de la vérité et la nature du chemin à parcourir pour l'atteindre, la *Recherche* comporte également ceci d'intéressant qu'elle cible certaines limites de la pensée. Comme le montre ce passage, une de ces limites de la

pensée humaine est celle de la vitesse. Il faut un outil pour arriver à en tenir le compte, un embrayeur qui puisse pallier son inertie temporaire. Préfigurant ce que l'on nomme aujourd'hui l'« archéologie des médias », Proust – ou, à tout le moins, son narrateur – regrette qu'il n'existe pas dans le monde une version améliorée de l'imagination. Non seulement il est nécessaire de perfectionner la pensée en en élargissant le spectre, mais il faut aussi lui permettre de creuser la réalité pour faire la lumière sur les différents chemins qu'a pu emprunter une vérité. Les objets et les êtres sont riches de toutes leurs transformations antérieures, même si celles-ci sont pour la plupart inconnues de nous. C'est la tâche de la pensée que d'en faire l'histoire. Le roman est pour Proust cette invention humaine qui permet de faire l'histoire de sa propre pensée, multipliant les vérités, les chemins et les coïncidences. La pensée est à la fois le sujet du roman, mais aussi ce vers quoi le roman est parti à la recherche. Elle en est la forme et le fond, la méthode et le résultat. À l'instar des « inventions humaines » évoquées par Proust, chaque nouvelle manifestation de la pensée dans le roman est riche de ses existences précédentes. Pour en retracer le devenir, le lecteur doit aussi en faire l'archéologie, comme on remonte de l'image de synthèse jusqu'aux jouets optiques baudelairiens. Faire l'histoire de la pensée dans un roman revient à esquisser une théorie générale de l'invention.

*

À travers « la question de la philosophie » (p. 14), c'est à une telle histoire de la pensée proustienne que nous convie le récent ouvrage de Gilbert Romeyer Dherbey, publié dans la « Bibliothèque proustienne » des Classiques Garnier. Professeur

émérite des Universités, spécialiste de Maine de Biran, enseignant longtemps la philosophie grecque antique à la Sorbonne (Paris IV), G. Romeyer Dherbey signe, avec *La Pensée de Marcel Proust*, son premier livre sur l'écrivain, mais aussi son premier livre sur un auteur littéraire, un romancier. Faut-il s'en surprendre ? Quels sont les liens de ce nouvel ouvrage avec *Maine de Biran ou le Penseur de l'immanence radicale* (1974), *Les Choses mêmes : la pensée du réel chez Aristote* (1983), *La Parole archaïque* (1998) ou *Aristote théologien, et autres études de philosophie grecque* (2009) ? On ne peut donc s'abstenir de remarquer que, dans l'œuvre de G. Romeyer Dherbey, Proust vient incarner à lui seul toute la littérature. Il est le maître d'œuvre d'un irréductible roman qui résiste entouré de traités. Comment expliquer ce choix ? Qu'est-ce qui justifie un tel décalage ? « Dans les analyses qui suivront, il s'agit de prendre Proust *au sérieux*, au sérieux comme penseur, sans écraser pour cela par de lourdes références techniques les pages si ruisselantes de poésie de *Jean Santeuil* et de la *Recherche* » (p. 17), écrit et souligne l'auteur. Or, cette phrase est elle-même à prendre au sérieux. En 2016, nous sommes beaucoup plus avancés sur les rapports entre l'œuvre de Proust et la philosophie que depuis la première publication de *Proust et les signes* en 1964 (ouvrage avec lequel il faut noter que G. Romeyer Dherbey prend souvent ses distances, non sans quelques injustices), alors que Deleuze utilise le roman proustien pour projeter sa propre pensée différentielle du réel et de la création. Ainsi Deleuze, philosophe, utilise le roman pour faire avancer sa propre philosophie, tentant de rendre indiscernable ce qui provient de la pensée de Proust ou de la sienne. Si cette façon de procéder n'est peut-être pas complètement proustienne dans les résultats, elle ne saurait

l'être davantage dans les moyens. Pour s'en convaincre, on rappellera cette phrase célèbre du *Temps retrouvé*, alors que le héros, de malade et dépressif, a su faire le saut dans l'existence en raison de la découverte de sa vocation d'écrivain, qui nous a par ailleurs été expliquée pendant une cinquantaine de pages : « ils ne seraient pas, comme je l'ai déjà montré, mes lecteurs, mais les propres lecteurs d'eux-mêmes, mon livre n'étant qu'une sorte de ces verres grossissants comme ceux que tendait à un acheteur l'opticien de Combray, mon livre, grâce auquel je leur fournirais le moyen de lire en eux-mêmes » (IV, 610). La découverte du livre à venir par le héros n'est donc pas celle d'une implacable doctrine, tout au contraire. Concept ici presque mallarméen, ce livre dont parle le narrateur est une machine bien spéciale en ce qu'elle permet de révéler – de grossir, dit Proust – ce que l'on voudra bien y mettre de soi-même. Voilà donc une première manière, pour reprendre la formule de G. Romeyer Dherbey, de « prendre Proust au sérieux ». Mais celle-ci n'est pas exclusive. Car à cette image de Proust produisant un livre qui ne serait que miroir pour le désir du lecteur se juxtapose celle d'un ouvrage qui, selon les mots du héros, « pu[i]sse faire tenir une signification philosophique infinie » (I, 177), passage sur lequel d'ailleurs s'ouvre *La Pensée de Marcel Proust*. De ces deux citations se dégagent deux visions de l'infini : le premier est celui que chaque lecteur est à même de projeter dans l'ouvrage (et que le livre lui reflète ensuite) ; le second est fait de la somme de tous les sujets que le roman recueille, développe, met en relation et, par le fait même, renouvelle. C'est à ce second infini qu'est consacrée l'étude de G. Romeyer Dherbey.

Mais qu'est-ce qui distingue *La Pensée de Marcel Proust* des autres ouvrages (plus ou moins) récents qui abordent un sujet

analogue ? Si le projet de G. Romeyer Dherbey n'a pas grand-chose à voir avec celui de Deleuze, il est également étranger avec la « trilogie » d'Anne Henry *Proust : Théories pour une esthétique* (1981), *Proust romancier : le tombeau égyptien* (1983) et *La Tentation de Marcel Proust* (1986) ? « Prendre Proust au sérieux », comme le répète G. Romeyer Dherbey à quelques reprises dans son ouvrage, cela ne revient pas, comme chez Henry, à le « réduire » à certaines de ses lectures – même si cette réduction est bien souvent fascinante, car savamment orchestrée –, à l'assimiler à un penseur plutôt qu'à un autre, à faire de sa *pensée* la copie d'une autre. C'est avec des ouvrages davantage contemporains, tous deux publiés en 2013, que dialogue *La Pensée de Marcel Proust*, soit *Proust : entre littérature et philosophie* de Pierre Macherey et *L'Éclectisme philosophique de Marcel Proust* de Luc Fraisse². Avec P. Macherey, G. Romeyer Dherbey partage surtout cette idée que la *Recherche* est une œuvre qui donne à penser et avec laquelle il faut penser. Suivre la pensée de Proust dans sa complémentarité, mais aussi avec ce qu'elle peut avoir de vertigineux, cela revient à reconnaître que, dans le roman, se trace une légitime théorie de la connaissance, dont la valeur n'est pas seulement subjective, mais qui repose sur plusieurs niveaux de construction (de tous les commentateurs philosophiques de l'œuvre de Proust, Deleuze inclus, Macherey est d'ailleurs le seul qui a poussé aussi loin l'idée que notre lecture de la *Recherche*, à l'instar de celle de l'*Éthique* de Spinoza, rend possible une nouvelle réflexion sur les processus de la connaissance humaine). Avec L. Fraisse, dont le travail

² On trouvera ici notre recension pour cet ouvrage, des plus intéressants : <https://uottawa.scholarsportal.info/ojs/index.php/revue-analyses/issue/view/201>.

d'étude des sources dans *L'Éclectisme philosophique de Marcel Proust* est tout simplement époustouflant, G. Romeyer Dherbey insiste sur la formation philosophique du romancier et, surtout, sur l'originalité avec laquelle il a su se l'approprier. L. Fraisse s'est en effet donné pour tâche de tout lire, dans les éditions de l'époque disponibles pour le romancier, tous les ouvrages philosophiques que Proust a certainement lus, qu'il a sans doute lus, qu'il est probable qu'il ait lus, qu'il n'est pas impossible qu'il ait lus, qu'il n'a peut-être pas lus mais aussi dont la lecture n'est pas aussi improbable. Depuis les enjeux les plus divers, L. Fraisse a su montrer comment Proust, en tant que romancier, est capable de transformer des *idées brèves* en *expériences longues*, celles, bien sûr, de la durée immersive propre au roman. *La Pensée de Marcel Proust*, qui reconnaît par ailleurs ses dettes à l'égard de *L'Éclectisme philosophique de Marcel Proust*, accorde une importance aussi grande à la formation philosophique de l'écrivain et, de manière générale, à l'héritage de la philosophie occidentale dans sa vie et dans son œuvre. « Ce que la philosophie apporte au jeune lycéen, c'est un contenu ; sans lui, son goût de l'introspection aurait pu tourner au narcissisme stérile » (p. 14). De *Jean Santeuil* à la *Recherche*, en passant par les carnets, les brouillons et la correspondance, mais toujours avec une concision et une économie exemplaires, l'ouvrage de G. Romeyer Dherbey sera consacré à la manière dont Proust développe ce contenu : comment il fait œuvre de pensée avec le répertoire de la philosophie.

Il faut ainsi accorder à Proust lui-même, sans le biais des sources ou des influences – sans toute la hiérarchie entre philosophie et littérature –, une pensée essentiellement philosophique, pensée que le roman affirme tout autant qu'il l'expérimente et la transforme. Contrairement à Deleuze,

G. Romeyer Dherbey accorde une finalité intrinsèque au roman proustien, un savoir tout à fait concret que lui seul est à même de nous communiquer petit à petit (même si, puisqu'il s'agit d'une fiction, les modes de cette communication sont bien souvent indirects). « Ainsi donc, selon la remarque souvent reprise par Proust, on doit lire la *Recherche* non pas au microscope, mais au télescope. Ce qui signifie qu'il faut, lorsqu'on en commence la lecture, voir loin, c'est-à-dire avoir en vue la fin de l'ouvrage, qui d'ailleurs a été écrite très tôt, tout de suite après *Swann*, affirme Proust » (p. 25). Ce à quoi nous convie *La Pensée de Marcel Proust*, c'est au chemin de la pensée dans le roman. En ce sens, G. Romeyer Dherbey propose une authentique *lecture philosophique* de la *Recherche* : l'auteur est attentif aux concepts qui y naissent, mais aussi à leur agencement et à leur évolution. Même si elle repose essentiellement sur la découverte de la vocation d'écrire à la fin du *Temps retrouvé* – découverte qui, sans être finale, oriente une bonne part des aventures du roman –, la pensée de Proust se déploie en plusieurs thèmes, elle se projette dans le temps, s'égrène dans l'espace, s'incarne au travers des différentes sensibilités. Ce parcours philosophique original demande à être schématisé, son système à être explicité (ce qui est tout le contraire de le réduire), ses horizons à être contextualisés et replacés dans une histoire générale de la pensée. De manière méthodique et généreuse, G. Romeyer Dherbey présente aussi bien les concepts que Proust théorise lui-même, mais aussi – et c'est sans doute là où l'ouvrage tire son plus grand intérêt –, ceux qu'il ne théorise pas directement. *La Pensée de Marcel Proust* nous donne à lire simultanément un Proust que nous connaissons et un autre qui, sans être complètement étranger, a la faculté d'apparaître sous un jour nouveau. C'est ce que l'on

essaiera de montrer d'ici la fin de cette recension, en portant notre lanterne sur certains des aspects de la pensée de Proust tels que décrits et classés par G. Romeyer Dherbey. Notre lecture portera essentiellement sur les concepts de la première partie de l'ouvrage, en insistant sur la manière – aussi naturelle que judicieuse – dont ceux-ci apparaissent et se complètent. De cet échantillon, nécessairement incomplet, on aura une idée de la pensée propre à *La Pensée de Marcel Proust*.

*

« La vie entière de Proust, tout comme son œuvre, fut hantée par le *pathos* de la temporalité. Or, “le temps est en soi plutôt cause de destruction”, disait Aristote, et le temps propre à l'homme introduit une souffrance, un *pathos*, parce que le temps dépouille. On dit d'une lettre perdue qu'elle est “en souffrance” ; le temps perdu est lui aussi en souffrance, et pour faire cesser cette souffrance, il faut retrouver le temps qui est resté en nous, tout comme on retrouve la lettre perdue » (p. 29). Au même titre que la *Recherche*, *La Pensée de Marcel Proust* s'ouvre sur une mort et une résurrection, celle du temps – et, par conséquent, celle de notre vie, puisque Proust ne cesse de rappeler que nous habitons le temps et que nous en modulons les contours à partir de la somme de nos souvenirs, de nos pensées. Dans ce chapitre inaugural, nommé « La mort et la résurrection », l'auteur arrive à cerner la question centrale de l'œuvre de Proust, et ce, grâce à l'apport de la culture philosophique : « Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? À cette question de Leibniz Proust substitue une autre question, tout aussi radicale : pourquoi y a-t-il du temps ? Du temps, c'est-à-dire ni rien ni quelque chose, un maître absolu qui est un maître invisible. Ne serait-il pas en fin de compte, dans la vie, cette ombre de la mort qui n'est rien d'assignable,

mais qui doit bien avoir quelque réalité, puisque, à la fin, elle tue » (p. 31). Si, pour Proust, le temps qui passe est vecteur de mort, cela n'a pourtant rien de tragique. La *Recherche* n'est pas l'histoire de petits êtres qui luttent contre des puissances divines, même s'il est toutefois indéniable que la *Recherche* est un roman reposant sur des lois, dont celles de l'hérédité, de l'amour et de la création, mais, contrairement aux tragiques, celles-ci ne sont jamais absolues. Ainsi l'ombre de la mort qui plane dans le temps nous rappelle plutôt le perpétuel devenir dont la *Recherche* tente de faire l'histoire : mourir, pour Proust, ce n'est que se transformer, devenir quelqu'un d'autre. Traversé par lui de bord en bord, plongé dans le temps, soit dans un organisme vivant où circulent les flux et les intensités, l'homme proustien est voué, souvent malgré lui, à perdre son identité pour mieux en regagner une autre, à l'instar du héros qui se métamorphose face à une nouvelle femme aimée (voire devant *chaque nouvelle transformation* de chaque femme aimée). « Comment faut-il comprendre au juste cette thèse des "morts successives" ? », demande non sans génie G. Romeyer Dherbey, reformulant de manière originale le socle de la pensée proustienne. La réponse de l'auteur sera tout aussi fine : « la thèse proustienne des "morts successives" implique [...] une conception originale de l'ego, celle d'un *moi feuilleté* dont les strates se superposent sans se compénétrer » (p. 32 ; l'auteur souligne). La seule manière de faire de cette *juxtaposition* douloureuse des « moi » (donc des morts) dans le temps une *coexistence* sera d'écrire un roman. Il est le seul dispositif de pensée qui puisse donner une perspective en profondeur sur la réalité dont la vie ne nous permet de découvrir les thèses que par fragment.

« L'origine de cette conception d'un moi multiple et foisonnant, dont les éléments dans une certaine mesure s'ignorent, est incontestablement l'empirisme anglais » (p. 33). Mais, nuance aussitôt G. Romeyer Dherbey, « cette conception empiriste du moi, comme nous le verrons, n'est chez Proust qu'un moment de sa réflexion » (p. 34). Se dessine ici le mouvement du livre : *La Pensée de Marcel Proust* est un instrument qui permet de contextualiser les thèses de Proust dans le vaste héritage philosophique occidental, mais sans jamais s'y restreindre, et toujours pour mieux revenir vers la *Recherche* et souligner l'originalité du romancier et la qualité évolutive de sa pensée. « Moi composite, moi feuilleté, tout est en place pour assurer le soubassement de la grande pensée des intermittences du cœur [...]. L'intermittence est un axiome de la pensée proustienne » (*ibid.*). Et quelques lignes plus loin : « On voit que ce qui est à l'œuvre dans tous les thèmes que nous venons d'évoquer, c'est le principe de la *discontinuité* » (*ibid.* ; l'auteur souligne). Axiomes, principes, thèmes : la pensée de Proust ne se donne pas d'un seul coup, elle est ce chemin que le lecteur doit parcourir. La force indéniable du livre de G. Romeyer Dherbey est d'insister sur la qualité évolutive de ce chemin, mais sans pour autant nous donner l'impression que celui-ci sera particulièrement difficile à parcourir. Le temps rend possible le passage de la mort, qui elle-même souligne les différentes strates de l'individualité, sa construction toujours imparfaite, car reposant sur une juxtaposition improbable d'états et de désirs, ce qui enfin révèle la qualité discontinue de la vie et, en creux, la tâche du roman qui est de lui donner un sens, ou à tout le moins d'incarner cet espace à la fois tangible et fluctuant qui pourrait lui en offrir un. Après avoir expliqué les différences entre le temps aristotélicien et le temps proustien, G. Romeyer Dherbey va maintenant déplier la biographie de l'écrivain, en proposant que « ce sentiment d'une

présence de la mort au sein même de la vie au jour le jour prend ses racines, chez Proust, dans la maladie qui sera la croix de toute son existence, à savoir son asthme » (*ibid.*). Si bien que « Proust, secoué par les crises d'asthme, cherche son souffle. Il cherche *l'inspiration* » (p. 35 ; l'auteur souligne). Il cherche *la continuité*, pourrait-on dire en suivant les traces de l'auteur. « Il la trouve et il écrit. Il écrit du fond de la nuit, dans le silence et l'obscurité. Il écrit du seuil indéfiniment approché, jamais encore franchi, de la mort. Il écrit pour *revivre* » (p. 35-36 ; l'auteur souligne). Or, ajoute G. Romeyer Dherbey, l'asthme a également ceci de proustien qu'il est une maladie discontinue dont on souffre la plupart du temps seul. Les autres ne sont pas témoins de ses crises, ils ne prennent pas conscience de cette nouvelle fissure qui se crée dans la discontinuité de la vie. « Le rôle de l'asthme, cette *meditatio mortis*, [est] donc fondamental dans l'élaboration d'une partie de la pensée de Proust » (p. 36), pensée qui, on le voit, est montrée progressivement par l'auteur.

« Le moi miné par la mort est un moi non substantiel, incertain de son être ; mais qu'en est-il d'autre ? » (p. 37). À nouveau, G. Romeyer Dherbey est scrupuleusement méthodique et sait maximiser les concepts qu'il est lui-même en train d'éclairer (contrairement à d'autres études qui, trop enclines, voire trop pressées à faire de Proust un penseur, n'arrivent pas à rendre compte de la profonde cohérence de cette pensée). « Ce qui correspond à ce que nous avons nommé le *moi feuilleté*, c'est la donation d'autrui par *profils* » (*ibid.*). Dans la *Recherche*, l'autre est une façade. Mieux, il est un écran sur lequel sont projetées des différences, celles-là mêmes que le héros-narrateur tentera de faire tenir ensemble pour restituer l'unité, tâche impossible dans la vie, mais qui, grâce à l'art, deviendra réalisable. Le drame d'autrui rejoint celui du moi : il est presque

impossible d'en faire la synthèse. Le roman proustien est un récit d'apprentissage qui dénote les limites de la connaissance humaine, non pas pour cause de misérabilisme ou d'absurdisme généralisés, mais en raison de l'extraordinaire densité de la vie dont « cette phénoménologie de l'existence d'autrui » (p. 38) que mène le héros-narrateur face à l'être aimé constitue l'un des sommets. Une fois percée l'opacité de l'écran, alors que l'on croit être arrivé au cœur des choses, ne se déploie alors qu'une autre série de *paraîtres*. On ne pourrait mieux le dire que G. Romeyer Dherbey : pour le moi proustien, l'autre n'est qu'une série de profils. En soi, cette idée n'est pas proprement philosophique. Mais, comme le montre l'auteur, elle le devient une fois remise dans son système, c'est-à-dire si le parcours menant d'un principe à l'autre est pris au sérieux. Révolutionnant le roman de l'intérieur, *La Pensée de Marcel Proust* est un ouvrage sur les vertus de la cohérence et sur l'importance de croire en son chemin :

Tout au long des analyses proustiennes que nous venons d'évoquer court un fil qui assure leur cohérence : au moi miné par la mort correspond la personne d'autrui masquée par l'Esquive, ou plutôt déconstruite par une multitude de profils d'elle-même qu'il faut « rentoiler » comme les multiples vues d'un paysage à traverser. Mais Proust n'en reste pas là. À ce chant lugubre répond aussitôt un contre-chant, dont une formule célèbre de Spinoza donne le ton : « La sagesse est apprentissage non de la mort, mais de la vie ». (p. 41)

Chant et contre-chant. Tel que rendu sensible par G. Romeyer Dherbey, le système philosophique de Proust est une complémentarité faite de renversements, dont l'histoire est tout aussi captivante que celle des amours du héros dont la vie en constitue la matière. Roman écrit pour lutter contre la mort, la *Recherche* sera un hymne à la vie. Saurait-il y avoir plus belle

image de la philosophie ? Le moi est discontinu, l'autre est fuyant, la mort rôde, mais malgré tout, *la vie insiste*. Une continuité tente de s'établir. C'est elle qui justifie tout l'édifice romanesque. « C'est bien ce désir d'échapper à la mort par la restauration d'une continuité qui amènera Proust à privilégier les expériences de la mémoire involontaire » (p. 43), en ce qu'elle est précisément une résurrection du passé dans le présent, une vie nouvelle du temps. Dans les lois du monde proustien, tout est transformation. Rien ne perdure, pas même et surtout pas l'identité. L'espace n'est jamais le même. Les gestes sont toujours porteurs de nouvelles menaces. Les regards se font de plus en plus évasifs. Univers en transformation, univers de morts successives de la permanence, la *Recherche* n'en est pourtant pas moins une quête de permanence, d'autant plus touchante qu'elle est retrouvée au dernier moment et jamais reconnue d'emblée. Si les transformations de la mort représentent une grande part du roman – ce que le texte, dans une visée quasi pédagogique, nous donne à penser –, la résurrection est au final ce qui triomphe. « Aussi le grand rêve de Proust est-il celui de retrouvailles entre tous les êtres qui, sur terre, s'aimaient » (p. 45). Dans la vie, ce triomphe absolu de la vie sur la mort – triomphe des formes de vies sur les différents avatars de la mort –, ce grand rassemblement aussi grandiose qu'improbable répond de l'involontaire, alors que, dans l'art, il est l'urgente volonté propulsant la création. « La résurrection des morts, elle se fait dans la pensée de ceux qui restent ; la résurrection du moi, elle se fait dans les livres » (p. 49). Celui de G. Romeyer Dherbey a cette faculté de triompher de la complexité du roman proustien pour en faire ressortir tout le système, la vitalité de la pensée. Ce projet – certainement grand – est celui des retrouvailles de

tous les concepts que le lecteur de la *Recherche* retrouve ici et là dans son parcours et que l'auteur nous traduit ici en une seule pensée. C'est cette finalité vers laquelle il tend.

*

« C'est dans un rose d'aurore que, pour se construire progressivement devant moi, cet univers inconnu était tiré du silence et de la nuit » (III, 754) écrit non pas G. Romeyer Dherbey, mais Proust lui-même, à propos de la découverte du septuor de Vinteuil par le héros. Joué chez les Verdurin, lors de cette fatidique soirée organisée par Charlus en l'honneur de son protégé Morel, ce morceau de musique constitue une des grandes intrigues du roman, une de ses évolutions les plus marquantes. Il sera d'abord découvert indirectement par Swann et Odette, puis repris par le héros, qui le confiera précieusement à Albertine, avant de découvrir avec horreur les possibles liens qui unissent la jeune femme avec la fille du compositeur, avec son amie aussi, voire avec cette actrice non fréquentable du nom de Léa, chez qui une relation clandestine avec Morel n'est d'ailleurs pas une piste à écarter. Tout le système est perverti, mais c'est tout de même celui-là qui pourra nous sauver, car il est le seul à travailler autant la pensée, la rendre vivante. Phrase, sonate, septuor, joie, douleur, jalousie, la musique de Vinteuil est à l'image du roman et de ses transformations, des tristes vérités que la mort y dépose, mais de l'extase finale que la vie y adjoindra.

La Pensée de Marcel Proust, duquel nous n'avons analysé en détail que le premier chapitre, est un ouvrage tout entier consacré à l'explication de ce système de pensée, évitant de trop se restreindre aux situations romanesques d'où il est né, et aussi refusant de le réduire à telle ou telle doctrine. La

philosophie y est à la fois un point de départ et un horizon, un héritage et un principe d'orientation. La « question de la philosophie » montre que les réflexions de Proust ne naissent pas du néant, qu'elles ont des précédents dans l'histoire de la pensée, mais, dans le même temps, elle souligne également la légitimité et l'autonomie du projet romanesque proustien, qu'il faut réellement « prendre au sérieux ». Sans se restreindre à la progression de l'ouvrage – qui, de toute façon, est circulaire –, mais en construisant un chemin qui permet de relier de manière originale tous les thèmes fédérateurs de la *Recherche*, *La Pensée de Marcel Proust*, en moins de 200 pages, réalise cet exploit de faire tenir ensemble la somme réflexive du roman. Sans dénaturer le texte, et sans vouloir y injecter une dose forcée de philosophie, G. Romeyer Dherbey a su révéler de manière nouvelle le potentiel philosophique de la *Recherche*, ce qui a pour effet d'en rendre l'intrigue encore plus fascinante. À la fin de l'ouvrage, alors qu'un fil invisible est venu relier tous les concepts, alors que tous les thèmes se sont agencés en une seule pensée dont rayonnent les mille facettes, le lecteur a un sentiment analogue à celui du héros-narrateur qui, à la fin du *Temps retrouvé*, alors qu'il possède maintenant l'image de la pensée qui devra investir son œuvre, réfléchit à toutes ces relations que le temps a tissées autour du moindre objet de l'existence : « je voyais que la vie n'avait pas cessé de tisser autour de lui des fils différents qui finissaient par le feutrer de ce beau velours pareil à celui qui, dans les vieux parcs, enveloppe une simple conduite d'eau d'un fourreau d'émeraude » (IV, 551). Ce velours particulier, ce nouveau voile, à la fois transparent, mais si riche, G. Romeyer Dherbey a su l'offrir à la pensée de Marcel Proust. En vérité, on ne pourra plus lire la *Recherche* exactement de la même manière.